

Compte rendu, concert, Paris, Philharmonie, le 20 janvier 2017. Mahler (6ème Symphonie), Sir Simon Rattle (direction), London Symphony Orchestra



Compte rendu, concert, Paris, Philharmonie, le 20 janvier 2017. Mahler (6ème Symphonie), Sir Simon Rattle (direction), London Symphony Orchestra. Laissant les Berliner Philharmoniker entre les mains de Kirill Petrenko (à partir de

2018), c'est avec le London Symphony Orchestra (dont il prendra la direction très prochainement) que Sir Simon Rattle propose à Paris, un programme autour d'une œuvre unique : la Symphonie n°6 « Tragique » de Gustav Mahler. Sans égaler la Symphonie n°3 dans la longueur, ni la future n° 8 surnommée « Symphonie des mille » dans l'effectif, la Symphonie n°6 atteint malgré tout des sommets dans la démesure : d'une durée approchant une heure et demi (ce qui justifie pleinement qu'on lui consacre la totalité d'un concert), son exécution requiert presque 200 musiciens. Sur la scène encore vide précédant l'arrivée de l'orchestre, nous sommes déjà saisis par la quantité et la variété des percussions s'étalant sur toute la largeur de la scène : timbales, xylophone, glockenspiel, cloches de vache, célesta..., huit musiciens seront nécessaires pour faire résonner cette batterie d'instruments tout au long de l'œuvre.

Lorsque les artistes entrent en scène, le public peine à applaudir jusqu'au bout, tant la file des musiciens quittant les coulisses semble interminable ! Enfin, ils sont tous là, très vite rejoints par Sir Simon Rattle. Sans aucun conducteur devant lui, c'est par cœur que le chef britannique décide de diriger cette symphonie. Véritable tour de force pour une œuvre aussi riche et dense. Mais Rattle connaît bien Mahler, un compositeur qu'il affectionne particulièrement puisque c'est sa Symphonie n°2 qui lui aurait donné l'envie de se lancer dans la direction d'orchestre.

Composée entre 1903 et 1904, la Symphonie Tragique est l'une des œuvres les plus tourmentées de Mahler, reflétant toute l'angoisse du compositeur et sa lutte désespérée contre l'implacable fatalité. Le premier mouvement démarre en puissance, avec le grondement des cordes graves, martelant un rythme obstiné qui sous-tendra toute l'œuvre. Au pupitre des contrebasses, les huit musiciens en véritable osmose ne font qu'un. Penchés sur leur instrument, ils frottent leur corde d'un même mouvement rageur, réalisant une fusion parfaite du geste et du son. Le destin est en marche. Dans la salle, la spatialisation du son est incroyable, les instruments semblant surgir de nulle part, chacun ayant son mot à dire : là, le hautbois; ici, la trompette... Après une première section tumultueuse, l'agitation s'éloigne. Mais ni le choral céleste des vents, ni le deuxième thème en majeur aux violons, ne suffisent à chasser le drame et l'anxiété qui imprègnent toute la symphonie. Car à chaque fois qu'une lueur émerge dans l'obscurité, le destin resurgit brusquement, et, de son rythme obstiné impitoyablement martelé, il anéantit tout espoir de sérénité.

Sans aucune hésitation, tel un capitaine gouvernant son navire dans la tempête, Rattle dirige ses musiciens au milieu de cette musique tourmentée, d'une main droite fluide et précise. De sa main gauche, il semble vouloir modeler le son : il l'attrape, le pétrit, et travaille sa pâte sonore jusqu'à lui donner la consistance voulue. Le chef s'investit corps et âme

dans la conduite de l'orchestre, se tournant ostensiblement vers les musiciens lorsqu'il s'adresse à un pupitre en particulier.

Défi relevé par Rattle dans le 6ème tragique de Mahler

Un accelerando final énergique vient clore ce premier mouvement, laissant la place à un Andante empli de poésie, peut-être le seul instant de répit dans toute la symphonie. Excepté pour les musiciens, cela dit, car les mouvements lents chez Mahler sont particulièrement difficiles à interpréter : il faut réussir à conduire les thèmes dans la durée, et gérer des dynamiques qui évoluent très lentement sur plusieurs mesures. La tentation est forte de se laisser entraîner par le lyrisme pathétique et de s'engouffrer dans un tempo d'une extrême lenteur, impossible à tenir pour les instrumentistes. Un instant, nous avons bien cru que le piège allait se refermer sur Simon Rattle, lorsque, au milieu du mouvement, on sent le tempo s'étirer et ralentir dangereusement. Mais c'était sans compter l'expérience du chef, qui relance aussitôt la cadence.



Sa maîtrise des vitesses sera particulièrement remarquable dans le troisième mouvement. Le Scherzo enchaîne des sections très variées, changeant de tempo et de nuances sans transition. Après le bref instant de paix apporté par l'Andante, le tragique reprend ici le dessus avec le retour du rythme obstiné aux contrebasses. D'un humour

grinçant, Mahler multiplie les effets de jeu aux instruments,

rendant la partition extrêmement sarcastique.

Le quatrième mouvement, directement enchaîné au Scherzo, n'est plus dès lors qu'une chute sans fin vers le tragique. Les effets dramatiques se succèdent, depuis les huit cors, impressionnants, jouant pavillon en l'air, les trois paires de cymbales frappées ensemble à la fin du mouvement, et jusqu'au fameux marteau figurant le coup du destin. Au fond de la scène, on guette le percussionniste qui s'avance progressivement, se rapprochant inexorablement du marteau, tel le destin en marche. Enfin, c'est presque dans un mouvement théâtral que le musicien s'empare du manche, soulève la masse au-dessus de sa tête et la laisse retomber sur son socle. Si tant est qu'il fut possible d'être assoupi à ce moment de la symphonie, nul doute que dans la salle, tous sont désormais bel et bien éveillés ! Certains des spectateurs, surpris par la violence du son, n'ont pu refréner un léger sursaut à son occurrence. Le deuxième coup sera moins surprenant, mais tout aussi intense. Le mouvement se termine en apothéose, avec un ultime accord subito fortissimo de tout l'orchestre. Après quoi, il ne reste plus qu'à laisser le son s'éteindre progressivement, morendo, le pizzicato des cordes venant mettre un point final à la symphonie.

Le public, abasourdi, n'ose pas applaudir. C'est seulement une fois que les mains du chef sont retombées et que le silence commence à envahir la salle, que les premiers clappements retentissent, enthousiastes. Sir Simon Rattle, humble, se déplace ensuite lui-même parmi l'orchestre pour venir serrer chaleureusement la main de chacun de ses solistes. Une performance de très bon augure pour la prochaine carrière du chef britannique à la tête du London Symphony Orchestra.

Compte rendu concert, Paris, Philharmonie grande salle Pierre Boulez, le 20 janvier 2017. Gustav Mahler (1860-1911) : Symphonie n° 6 « Tragique », Sir Simon Rattle (direction), London Symphony Orchestra.